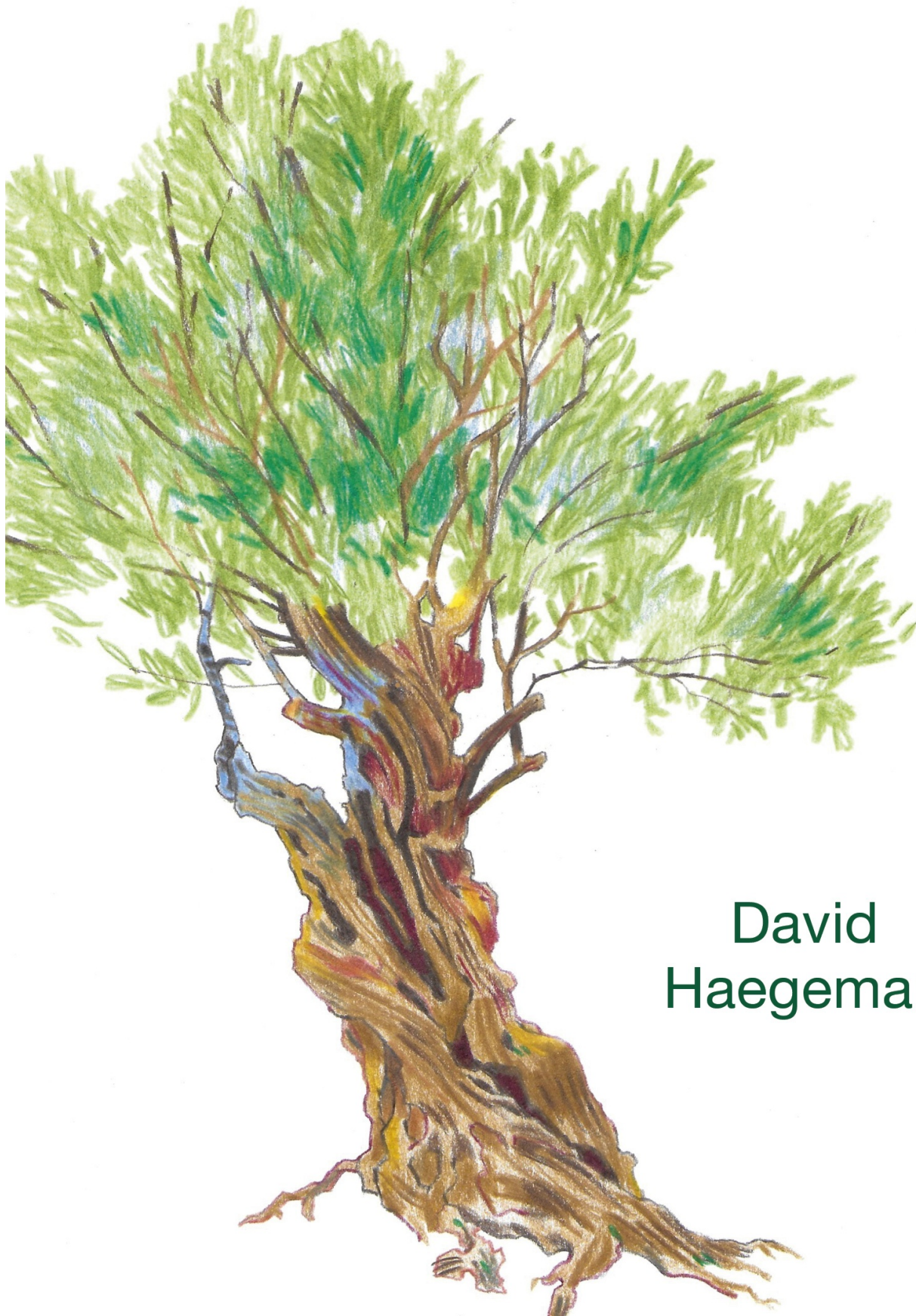


# Le Charlatan



David  
Haegeman

David Haegeman

Le Charlatan

© David Haegeman, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7261-9

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

La témérité des charlatans, et leurs tristes succès, qui en sont les suites, font valoir la médecine et les médecins ; si ceux-ci laissent mourir, les autres tuent.  
*Les Caractères (Jean de la Bruyère)*

# L'APPRENTISSAGE

## 1 — LA PROCÉDURE

Ce matin-là, je guettais fébrilement mon téléphone, attendant désespérément qu'il sonne enfin et que son écran affiche le nom de mon avocat. Cela faisait six mois déjà que durait cette interminable procédure concernant mon agence immobilière. Le premier sentiment qui m'habitait alors était la colère. Mais pas très loin derrière, la lassitude se tapissait, prête à prendre le relai. J'avais reçu l'hiver précédent un courrier recommandé de la part de ces idiots d'employés de mairie. Il s'agissait d'un pli ne tenant que sur une simple page A4, mais qui me mettait en demeure de changer complètement la devanture de mon agence principale. La belle affaire ! Était-ce si grave que ma façade soit intégralement peinte d'un magnifique bleu roi et parsemée de fleurs de lys dorées ? Que connaissaient-ils au commerce, ces gratte-papier ? Ne comprenaient-ils pas que ces motifs et couleurs constituaient le moyen le plus efficace de me différencier de la concurrence ? Une concurrence qu'il me tenait à cœur d'écraser depuis tant d'années.

Tout cela mérite une petite explication : vous le savez peut-être, je suis, ou plutôt j'étais à l'époque, agent immobilier. Je m'appelle Olivier Leroy. Quoi de plus naturel par conséquent que de donner une parure royale à mon agence ?

Je détestais ces fainéants de fonctionnaires que, visiblement, l'affichage de ma réussite au travers des fenêtres crasses de leurs bureaux miteux emmerdait. Mon agence se trouvait en effet juste en face de la mairie. Alors, que ça leur plaise ou non, je n'aurais touché pour rien au monde à ma devanture ; c'était elle que repéraient mes clients et qui était la clé de mon énorme succès commercial dans la région ! Je préférais tout vendre plutôt que de me soumettre au diktat de l'administration publique.

J'étais perdu dans mes pensées quand enfin, mon téléphone sonna :

— Bonjour, Maître !

— Bonjour, monsieur Leroy. Les nouvelles sont mauvaises. Si vous ne cédez pas, la mairie vous forcera à fermer vos bureaux.

L'obstination des scribouillards de la municipalité m'était insupportable. Après quelques secondes qui avaient poussé mon cerveau à l'ébullition, je répondis :

— Je les attaquerai !

— C'est perdu d'avance. Les règles d'urbanisme sont contre vous, monsieur Leroy. Votre agence est en plein centre historique de la ville, face à la mairie qui plus est !

— Merde ! Pourront-ils au moins me financer une partie des travaux ?

— Bien sûr que non. Ils ne voudront jamais. Pour quelle raison d'ailleurs ? Vous leur faites la guerre depuis des années.

— Merde ! Dans ce cas-là, je vais tout vendre.

— Réfléchissez-y à deux fois : une agence comme la vôtre ne vaut rien.

— Je vais littéralement tout céder : la maison, le mobilier de bureau, les ordinateurs et même le papier des toilettes s'il le faut !

— Je dois vous laisser, monsieur Leroy. Je suis désolé de ne pas avoir réussi à obtenir mieux. Je vous envoie ma facture d'honoraires dès demain par mail.

— Merci, Maître.

— De rien, monsieur Leroy.

— Je ne vous le fais pas dire.

Et voilà ! On y était : la fin de ma carrière d'agent immobilier approchait à grands pas. Je n'en pouvais plus ; cette bataille avec la mairie m'avait épuisé. Et je ne parle même pas des deux ou trois clients mauvais coucheurs qui n'étaient pas contents parce que l'hiver précédent, contre toute attente, ils avaient eu d'importantes dépenses de chauffage. Ce n'était pas ma faute quand même si le prix du gaz avait explosé et si les diagnostiqueurs avaient mal fait leur boulot. Pour être tout à fait honnête, au moment de la vente, je savais bien que ces gens-là achetaient des passoires énergétiques. Mais s'ils n'étaient pas capables de s'en rendre compte par eux-mêmes, que pouvais-je y faire ? J'avais des travaux que je devais lancer rapidement dans certains de mes appartements, car des locataires s'étaient plaints du froid en début d'année, eux aussi. À croire que la frilosité était devenue la nouvelle mode ! Chacun ses problèmes, merde !

Aucun de ces clients indéliçats n'avait idée de ce que j'avais dû traverser pour réussir. À cinquante balais, j'étais blindé de pognon ? Et alors ! Je l'avais gagné à la force de mes bras. Il faut que je rembobine le film jusqu'à la fin de mes années au lycée pour que vous compreniez comment j'avais peu à peu amassé ma fortune.

J'allais juste passer le bac lorsque j'avais été contraint d'arrêter mes études. Je n'avais pas pu aller plus loin, car quand mon père avait appris que j'avais mis

enceinte ma copine du moment, Christelle, il m'avait dit : « Tu as su la mettre enceinte, tu sauras aller bosser pour élever votre bébé ! » J'avais donc épousé la belle Christelle ; elle aussi avait été obligée d'arrêter le lycée, cette année-là. J'avais ensuite très vite décroché un boulot de vendeur dans un magasin de vêtements féminins. Mon charme et ma belle petite gueule avaient fait leur effet aussitôt : j'étais rapidement devenu le meilleur vendeur, puis le gérant de la boutique au bout de quelques années. Mais c'est l'immobilier qui m'avait réellement fait changer d'échelle. Vendre des soutiens-gorge ou vendre des appartements dans des immeubles de rapport en centre-ville, c'est assez bizarrement presque le même métier, mais les gains ne sont pas du même ordre. J'avais appris en quelques mois à peine toutes les ficelles du business du logement grâce à mon patron. Il avait monté son agence immobilière pile en face de la mairie. Vous devinez la suite : lorsqu'il avait pris sa retraite, j'avais repris son affaire et je l'avais bien fait fructifier. J'en avais même profité pour me mettre au chaud quelques bonnes opérations en achetant pour moi-même quelques appartements pour étudiants à Lyon ; c'était à moins d'une heure de voiture de l'agence.

À cette époque, Christelle et moi étions toujours mariés, ce qui est plutôt rare pour un couple qui s'était formé alors que nous avions moins de vingt ans. On avait eu un fils, Jordan. Ma femme avait repris ses études pour pouvoir m'épauler lorsque j'avais racheté l'agence. C'était elle qui avait eu l'idée du bleu royal et des fleurs de lys. Putain ! Quelle idée à la con rétrospectivement ! Je l'avais toujours laissé faire pour la décoration de la maison, mais sur ce coup-là, j'aurais dû m'écouter un peu plus. Je ne me serais pas retrouvé quelques années plus tard face à ce ravalement de façade imposé par la mairie !

D'ailleurs ma femme, qui était si jolie quand elle avait vingt ans, aurait elle aussi besoin d'une réfection de la devanture. Vous pouvez peut-être me trouver dégueulasse de dire des trucs pareils ; je vous jure pourtant que je suis toujours resté fidèle à cette bonne vieille Christelle. Pourtant, j'en avais eu, des occasions de la tromper, surtout quand je vendais des petites culottes, vingt ans auparavant. Et même à l'époque des problèmes avec la mairie, j'avais encore pas mal d'ouvertures. Il n'y avait qu'à voir le nombre de jolies filles qui se retournaient lorsque je passais près d'elles au volant de ma décapotable. Un vrai régal ! Mais promis, je ne touchais à personne d'autre qu'à Christelle.

Quelques minutes après son premier coup de fil, mon avocat me rappela :



— Rebonjour, Maître.

— Je me permets de vous déranger à nouveau, monsieur Leroy, car je viens de recevoir une assignation en justice par l’avocat d’un de vos clients.

— Lequel ? répondis-je du tac au tac.

— Celui qui se plaint des fuites qu’il y a un peu partout dans sa toiture. Lors des orages du week-end dernier, elles auraient même provoqué un court-circuit. Il semblerait que de l’eau de pluie soit tombée directement sur un radiateur électrique.

— Je vois. Le dossier vous paraît-il défendable ?

— En tant que professionnel et expert de l’immobilier, vous aviez un devoir de transparence, monsieur Leroy. Un juge pourrait vous condamner à une forte amende. Peut-être même à une interdiction d’exercer ce métier.

— Une procédure à l’amiable est-elle possible ? demandai-je après un instant de réflexion.

— C’est ce qu’il faut tenter, effectivement. Mais attendez-vous à payer une forte somme, monsieur Leroy.

— Partons sur une négociation avec le client dans ce cas, puisque c’est visiblement la solution la moins risquée.

— C’est noté. Je vous souhaite une excellente journée, monsieur Leroy.

— Vous vous foutez de moi ?

— Je n’oserais pas.

J’avais quand même l’impression qu’il se fichait de moi, cet avocat. Cette affaire de trop constitua le coup de grâce. J’avais pris ma décision : j’allais tout vendre. Il faudrait juste que je me trouve un autre business. Mais il était clair que j’en avais ma claque de l’immobilier ! Et j’en avais ma claque de ce satané avocat. Je n’avais qu’une envie : que toutes ces affaires en cours se terminent au plus vite et que je n’entende plus parler de lui. Pourtant, j’étais loin de me douter ce jour-là que quelques années plus tard, bien après la résolution de tous ces litiges immobiliers, le destin le placerait à nouveau sur ma route.

Mais je vous raconterai tout cela ultérieurement, même si l’histoire de ma vie est désormais de notoriété publique et que mes affaires ont été très largement commentées dans les médias.

## 2 — L'ILLUMINATION

Je venais de passer ce qu'on pourrait appeler une bonne journée de merde. J'avais donc décidé de rentrer chez moi plus tôt que d'habitude. Après avoir garé ma décapotable dans le garage, je traversai lentement le jardin menant à l'entrée de la maison. Mes amis utilisaient plutôt le mot « parc » pour qualifier mon jardin, tout comme ils décrivaient ma demeure comme un magnifique manoir. Ce lieu était ma fierté. Situé à une dizaine de kilomètres du centre-ville, il était aussi un authentique havre de paix. Rien ne venait jamais m'y déranger. Sauf ce jour-là.

À quelques mètres de la porte d'entrée, mon splendide rhododendron avait perdu sa belle couleur verte au profit d'une sinistre robe noire. L'arbuste semblait posé sur une nappe rouge. Qui avait ainsi osé s'attaquer sans vergogne à cette magnifique plante dans ce parc ? En y regardant de plus près, je découvris des branches et des feuilles dévorées par des hordes de pucerons, eux-mêmes piétinés par des centaines de fourmis. Sous le rhododendron, je remarquai un tapis fait de milliers d'insectes rouge et noir, des gendarmes, gigotant dans tous les sens et semblant copuler les uns par-dessus les autres comme dans une interminable partouze. J'en eus la nausée. Je décidai alors de reprendre la voiture et d'aller immédiatement au magasin de jardinage le plus proche pour y acheter des bouteilles d'insecticide. Le plus efficace que je trouverais.

Le soir, après le repas, Christelle me demanda comment j'envisageais l'avenir de nos agences immobilières. Ma décision était irrévocable : j'avais décidé de tirer ma révérence de ce business qui m'avait tant apporté. Cette nuit-là, j'eus un sommeil agité, rêvant des procédures juridiques en cours, toutes jugées et perdues dans un tribunal cauchemardesque, envahi d'insectes répugnants. Des bestioles identiques à celles sur lesquelles j'avais versé rageusement un bon décalitre de produits chimiques la veille.

Je me réveillai vers six heures du matin, en nage. Christelle ronflait alors comme un bûcheron. Il m'était impossible de me rendormir. Je me décidai donc à aller vérifier l'effet de l'insecticide sur mon si cher rhododendron. J'ouvris la porte d'entrée et tournai mon regard vers l'arbuste. Le soleil du petit matin éclairait d'une douce lumière orangée un spectacle de pure dévastation. Des milliers de corps de gendarmes gisaient, les pattes en l'air. Ma plante tant aimée